



## L'erreur est urbaine

*La ville n'est pas que matériaux et bâtiments, elle reflète aussi une manière de vivre et de se côtoyer, explique l'urbaniste Richard Sennett. Qui propose des pistes pour mieux l'habiter.*

Dans *Bâtir et habiter*, Richard Sennett se lance dans un grand tour de notre planète, où près de la moitié des habitants vivent en ville. Bondissant des bureaux de Google, à New York, aux ruelles de Medellín, avec des sauts dans le temps sur l'agora d'Athènes ou au milieu du ghetto de Venise, le sociologue et urbaniste américain explore les multiples manières de concevoir la vie citadine : comment »

» Haussmann a-t-il changé la rue en théâtre? Quels sont les avantages et les inconvénients des «*smart cities*» pilotées par les statistiques? Quels modèles favorisent la rencontre et l'échange? Après *Ce que sait la main* en 2010, où il célébrait la modernité de l'artisanat, après *Ensemble* en 2014, où il chantait les vertus de la coopération, Richard Sennett appelle cette fois à redécouvrir le mot urbanité dans toute sa richesse et sa complexité.

#### **Pourquoi faites-vous une distinction entre ville et cité?**

La ville est constituée de matériaux, et la cité est la manière de vivre dans cette réalité matérielle. J'établis une différence, car il existe souvent un conflit entre le bâti et le vécu. Habiter ne se limite pas à occuper un logement, mais suppose de tisser des relations avec des gens que l'on ne connaît pas. Je voudrais aussi contester l'idée qu'il suffirait de construire en reproduisant les structures sociales existantes. Du point de vue éthique, si la population veut habiter dans des quartiers fermés, l'urbaniste doit lui résister. Mais il ne s'agit pas non plus pour lui d'imposer un mode de vie.

#### **Au XIX<sup>e</sup> siècle, des urbanistes essaient de concilier les deux notions. Vous citez par exemple le paysagiste Frederick Law Olmsted (1822-1903), auteur de Central Park, à New York.**

Haussmann aussi à Paris, dans une certaine mesure. Mais Central Park, aujourd'hui, est un modèle historique plus vivant. À une époque où sévissait un fort racisme, aussi bien dans le nord que dans le sud des États-Unis, Frederick Law Olmsted a tenté, avec son parc, de mélanger tout le monde. Il pensait que le plaisir et les loisirs allaient permettre les rencontres plus facilement que des relations fonctionnelles de travail. Cela a marché jusqu'à la Première Guerre mondiale. Puis Central Park a commencé à s'entourer d'immeubles de luxe et la vie l'a abandonné. Au nord, les habitants noirs de Harlem, perdant tout espoir d'intégration, ont renoncé à s'y rendre. Quand je travaillais à New York, l'une des tâches les plus difficiles fut de les inviter à réinvestir cet espace. Nous y sommes parvenus par la mise en place d'installations sportives dans le parc.

#### **Pourquoi, au XX<sup>e</sup> siècle, y a-t-il eu rupture entre la cité et la ville?**

C'est à la fois un problème de formation et de représentation. Au milieu du siècle dernier, l'école d'urbanisme de Chicago, fondée par le sociologue Robert E. Park (1864-1944), s'est concentrée sur l'analyse des relations sociales verbales. Elle en a tiré des plans et des schémas, en oubliant que l'espace urbain se déploie aussi en trois dimensions. L'étude de la cité a effacé celle de la ville. Je viens d'une école de pensée pragmatique où l'on considère que l'on apprend surtout par l'expérience. *Bâtir et habiter* est le troisième d'une série de livres dans lesquels je m'intéresse à *Homo faber*, à ce que les gens font physiquement, matériellement, avec leurs mains, avec des outils, dans des ateliers. Et dans cet ouvrage, je me pose justement la question : comment habite-t-on la ville avec son corps? Que l'on soit noir ou blanc, musulman ou non, comment côtoyons-nous les autres?

#### **Quel rôle a joué Le Corbusier dans cette rupture?**

Il occupe une place centrale. Avec son plan Voisin de 1925, qui consistait à raser le centre de Paris pour construire des tours, Le Corbusier a nié l'idée qu'habiter puisse avoir une importance. L'environnement ne l'intéressait pas du tout. Il a réduit la ville à un mécanisme, à une image. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on a appliqué des conceptions urbanistiques élaborées en Occident à des pays dont le contexte économique et culturel n'avait rien à voir avec celui des États-Unis, de l'Allemagne ou de la France. Le choix était compliqué, car on ne pouvait plus

## **À LIRE**

**III**

### **Bâtir et habiter.**

### **Pour une éthique**

### **de la ville,**

de Richard Sennett, éd. Albin Michel, 408 p., 26€.

s'inspirer de l'urbanisme traditionnel : en Chine, au Brésil ou en Colombie, les moyens d'existence n'étaient plus les mêmes que par le passé, et la population était beaucoup plus nombreuse. En apparence, la modernité exigeait donc de construire des tours à la Le Corbusier ou de dessiner des cités-jardins, défendues à l'autre bord politique par l'historien Lewis Mumford (1895-1990). Je me suis toujours demandé si c'était juste ou non d'agir ainsi. Aujourd'hui, je pense qu'il faut reconsidérer ces modèles en repartant de la réalité.

#### **Vous citez l'exemple des villes chinoises contemporaines, où l'on «occupe» l'espace sans l'habiter...**

Les quartiers de tours inspirés du plan Voisin ont commencé à fleurir à Shanghai à partir de 1993. À l'époque, je me suis préoccupé du sort des *shikumen*, ces logements de deux ou trois étages construits autour d'une cour. Conçus au départ pour la bourgeoisie, ils s'étaient peu à peu transformés en quartiers populaires dégradés. Dans les années 1990, la Chine a commencé à les démolir, car leurs habitants y vivaient à l'abri de la vigilance du pouvoir. Les tours, elles, exposent le citoyen à la surveillance. En Chine, l'urbanisme cherche à améliorer les conditions de santé et de confort des habitants, mais surtout à les soumettre plus brutalement au contrôle étatique. Et cela se fait au détriment du tissu social traditionnel. Dans mon livre, j'évoque le désarroi d'une urbaniste chinoise, qui a dirigé la destruction des *shikumen* avant de le regretter. Après la Révolution culturelle, les planificateurs urbains

---

---

# « Si j'étais urbaniste à Paris, je transformerais tout le boulevard périphérique en écoles et en marchés! »



**RICHARD  
SENNETT**

1943

Naissance  
à Chicago.

1969

Doctorat  
en sociologie  
à l'université  
de Harvard.

1998

Professeur  
de sociologie  
à la London  
School  
of Economics.

2005

Professeur  
de sociologie  
et d'urbanisme  
au Massachusetts  
Institute  
of Technology.

avaient éprouvé un sentiment de liberté : enfin, ils allaient pouvoir bâtir une Chine neuve. Aujourd'hui, ils constatent les dégâts. Les problèmes de certaines banlieues occidentales ont été importés au centre de Shanghai ou de Pékin : la dépression, la délinquance des adolescents...

**Pour vous, une ville favorisant la sociabilité doit être multiple, inachevée et surtout poreuse.**

**Pourquoi est-ce important ?**

Dans une ville ouverte, les habitants négocient en permanence entre deux attitudes : s'exposer aux autres ou se retirer. La philosophie pragmatique considère que la résistance du réel, sa complexité, développe l'intelligence, et qu'à l'inverse, la simplicité abêtit. Or aujourd'hui, on a tendance à concevoir un urbanisme de plus en plus simplifié, qui offre de moins en moins de stimulations. Cela se passe de façon à la fois physique et verbale. Si vous éditez des textes définissant comment les gens doivent se comporter avec leur entourage, vous les abrutissez. Seule la succession d'essais et d'erreurs permet de savoir quelle attitude adopter vis-à-vis de ses voisins, et de devenir un « citoyen compétent ». Pour cela, il faut des marges dans les villes, des points de contact créant des occasions de se confronter aux autres. Je l'ai compris à New York après m'être trompé. Je devais choisir un emplacement pour un marché situé dans Spa-

nish Harlem, l'un des quartiers les plus misérables, situé juste à côté de l'un des plus fortunés. Or, j'ai placé ce marché au beau milieu de Spanish Harlem. Si je l'avais positionné au bord, sur la 96<sup>e</sup> Rue, cela aurait permis aux pauvres et aux riches de se croiser physiquement. J'ai tiré la leçon de cette erreur, et désormais, quand il faut construire une clinique, par exemple, j'essaie toujours de l'installer entre deux quartiers où vivent des communautés raciales ou sociales différentes. Si j'étais urbaniste à Paris, je transformerais tout le boulevard périphérique en écoles et en marchés !

**Quels sont les exemples réussis ?**

La place Nehru, à Delhi, est un marché informel au-dessus d'un garage souterrain. On y trouve des revendeurs hindous et musulmans de marchandises acquises en fraude. Dans une ville violente comme Delhi, cet endroit reste paradoxalement l'un des plus sûrs, car les gens sont habitués à la présence des uns et des autres. À l'opposé, je citerai le sort des réfugiés arrivés en Suède depuis les Balkans. Les autorités, favorables à leur accueil, ont cherché à les regrouper dans de bons logements, mais dans des quartiers éloignés de Stockholm, où ils ont ressassé leurs souffrances sans apprendre le suédois. Il faut toujours installer les réfugiés au milieu des habitants. C'est difficile, mais il est nécessaire de les sortir de

leur communauté et de leur permettre de vivre une existence anonyme et intégrée. En Allemagne, l'idée est de n'accueillir que quelques familles par immeuble. C'est très exigeant pour les parents, mais les enfants apprendront bien plus vite la langue du pays. L'anonymat, le fait de ne pas être identifié comme réfugié, est un chemin vers l'intégration.

**N'est-ce pas valable pour tout le monde ?**

Beaucoup de gens préfèrent la sécurité d'une communauté. Mais à mon avis, la bonne éthique urbaine, c'est l'anonymat. Dans mon livre, je cite l'exemple d'une rue banale de Berlin où personne ne fait attention à vous. C'est formidable !

**Selon vous, l'urbaniste doit agir en partenariat avec les citoyens. Mais comment faire alors que, vous**

**l'écrivez vous-même, les processus de consultation sont souvent biaisés ?**

Je ne peux parler que de la méthode que j'emploie : l'urbaniste doit proposer au public trois ou quatre alternatives et les faire tester à l'aide de grandes maquettes. Il présente les avantages et les inconvénients de chaque projet, et puis sort de la pièce pour laisser les habitants décider par eux-mêmes. Cela fonctionne bien pour des programmes locaux : des cliniques, des écoles, de petits bâtiments. À une plus grande échelle, c'est moins évident, car il y a trop de monde à consulter. Mon approche est démocratique et lente, et la rapidité du changement climatique risque de la remettre en cause : comment répondre à l'urgence par le bas, plutôt qu'imposer des décisions d'en haut ? Je travaille sur ce sujet pour les Nations unies et, en tant qu'urbaniste, c'est la question la plus difficile qui m'ait jamais été posée.

*Propos recueillis par Xavier de Jarcy  
Illustrations Petica pour Télérama*